

du soir. La nature est tellement belle, tellement luxuriante, tellement pleine de vie qu'on ne comprend pas qu'il y ait des régions où la mort fait si abondante et si hideuse moisson. Toutes les côtes de la vallée sont comme noyées dans une mer d'or; les fleurs du genêt sont comme des torrents d'or qui recouvrent les coteaux. Il serait difficile de voir des panoramas plus grandioses et plus empoignants.»

A la suite de la déclaration de guerre faite par l'Italie à l'Autriche-Hongrie (23.5.), Bethmann-Hollweg fit un grand discours au Reichstag (28.5.) qui lui valut, de la part de Michel Welter, les réflexions suivantes: «On a peine à comprendre comment toutes les phrases du chancelier aient pu être applaudies. Il y en avait qui auraient dû provoquer des sifflements; mais non, on applaudit tout. Jetzt hat die italienische Regierung, dit-il, selbst ihren Treubruch mit blutigen Lettern . . . in das Buch der Weltgeschichte gegraben. Personne n'interjeta. Et la violation de la neutralité du Luxembourg et de la Belgique! . . . Et puis: Weshalb hat Rom die Wiener Vorschläge so leichtfertig abgewiesen? . . . Deutschland bürgte mit seinem Wort dafür, dass die Konzessionen durchgeführt werden würden. Da war kein Raum für Misstrauen. Et dans le Reichstag il n'y avait pas une voix pour crier: Ein Vertrag? Ein Fetzen Papier!»

«Le matin, écrit Welter le 29 mai, on m'a dit qu'hier le ministre d'Italie s'est rendu au Gouvernement où il a eu une discussion très vive à propos de la continuation de son séjour à Luxembourg. Les Allemands exigeraient son départ; mais della Torre ne se prêterait pas à ce jeu. Il entend rester jusqu'à ce que ou bien la Grande-Duchesse lui donne ses passeports ou que son gouvernement le rappelle.»

Le ministre d'Italie partit le 1er juin en train spécial après avoir reçu la veille la visite de von Tessmar et après que von Buch lui eut conseillé «de profiter encore de l'occasion qui se présentait pour partir . . . à l'abri de l'immunité diplomatique . . . Il paraît que della Torre s'est rendu à ces raisons, lui qui est connu pour sa germanophilie . . . et qui espérait pouvoir rester au pays, à cause de cette germanophilie.»

Sur ces entrefaites, le Ministre d'Etat est parti, lui aussi, Welter suppose que c'est à Berne «où il y a une réunion des Amis de la paix; alors Eyschen ne peut pas manquer. Et il n'y a pas manqué!»

Faisant siennes les critiques adressées au Gouvernement, Welter admet aussi que la conduite de l'équipe Eyschen «aurait certainement pu être plus digne, plus prudente. Elle ne l'a pas été parce que le gouvernement était convaincu de la victoire allemande; il s'est dit qu'il était bon d'être du côté de la manche . . . Mais malgré tout ce qu'il a fait et toléré, il a pourtant pris soin de ne pas afficher trop ouvertement sa germanophilie; il a, du moins dans la suite, cherché à sauver les apparences. Mais il est tombé dans l'excès contraire. Il n'osait pas importuner les personnes qui affichaient souvent trop ouvertement des sentiments hostiles envers les Allemands, amicaux envers la France, il n'osait pas intervenir quand on chantait la Marseillaise ou criait: Vive la France, . . . ou quand des chanteuses